

Si elle repose sur une longue tradition de recherche empirique dans les pays anglo-saxons, l'étude des professionnels de l'information est un domaine encore peu développé de la sociologie française de la communication et des médias, ne faisant en cela pas exception au sous-développement plus général, en France, de la sociologie des professions. Certes, l'entrée « Journalistes » des fichiers des bibliothèques révèle une abondance de publications, mais il s'agit dans la plupart des cas d'autobiographies de reporters à la retraite ou de vedettes du petit écran, de pamphlets de gens de presse sur leur propre milieu ou enfin de très vagues essais de notoriétés journalistiques sur le « quatrième pouvoir », basés bien souvent sur une lecture plus que désinvolte de quelques ouvrages sociologiques en la matière. Dans ses recensions, Réseaux a eu l'occasion de dire à plusieurs reprises que penser de cette littérature.

Depuis une dizaine d'années cependant, quelques chercheurs se sont attachés à ne plus laisser aux seuls intéressés le soin d'une nécessaire analyse de pratiques professionnelles dont des événements récents – la Roumanie, la guerre du Golfe, par exemple – ont montré toute l'importance des enjeux sociaux et politiques. Au premier rang d'entre eux, citons Rémy Rieffel, auquel on doit « L'élite des journalistes », paru en 1984, et qui a doublement collaboré à la réalisation de ce numéro de Réseaux, comme coresponsable de son sommaire d'une part, d'autre part, comme auteur d'une contribution consacrée aux évolutions récentes des rapports entre journalistes et intellectuels, analyse qui l'amène à conclure au déclin de l'influence de ceux-ci au profit de ceux-là, à la suprématie, dans nos sociétés, des « effets d'opinion » sur les « effets de savoir ».

Reconstruire l'histoire de cette permutation des rôles entre journalistes et intellectuels, c'est en fait retracer celle de la recherche d'une identité collective par un groupe professionnel aux contours paradoxaux, doté de certains des attributs des professions libérales les plus clairement définies et, en même temps, d'une hétérogénéité au niveau des tâches, des filières de formation, du prestige des positions occupées que peu d'autres métiers connaissent. Cette enquête d'identité, c'est le sujet même de l'article de Denis Ruellan, « Le professionnalisme du flou », c'est celui aussi que traite Yves Lavoine dans « Le journaliste, l'histoire et l'historien ».

Si cette question de l'identité est très présente dans la sociologie française, elle se pose, bien sûr, comme problématique autant que comme problème concret, dans d'autres contextes. C'est ce que montre en particulier Belkacem Mostefaoui dans son étude sur la professionnalisation des journalistes au Maghreb. Elle ressort même à un échelon plus large encore, celui du journalisme occidental, puisque l'étude empirique menée par Aralynn McMane en France, en Grande-Bretagne, en Allemagne et aux Etats-Unis montre une forte convergence des représentations que les journalistes de ces quatre pays ont de leur métier, de son éthique, de son rôle dans la société, même si de chaque culture et chaque histoire nationales sont encore source de spécificités en ces matières.

Un élargissement de la problématique d'une sociologie du journalisme nous est enfin proposé dans une traduction d'un article de Philip Schlesinger, chercheur que les lecteurs de Réseaux connaissent déjà, qui suggère ici que la recherche en ce domaine doit sortir du « médiacentrisme », ce vieux travers de la sociologie des communications de masse, pour prendre en considération non plus les seules pratiques des professionnels de l'information, mais aussi les stratégies de ceux qui sont à la source de cette dernière.